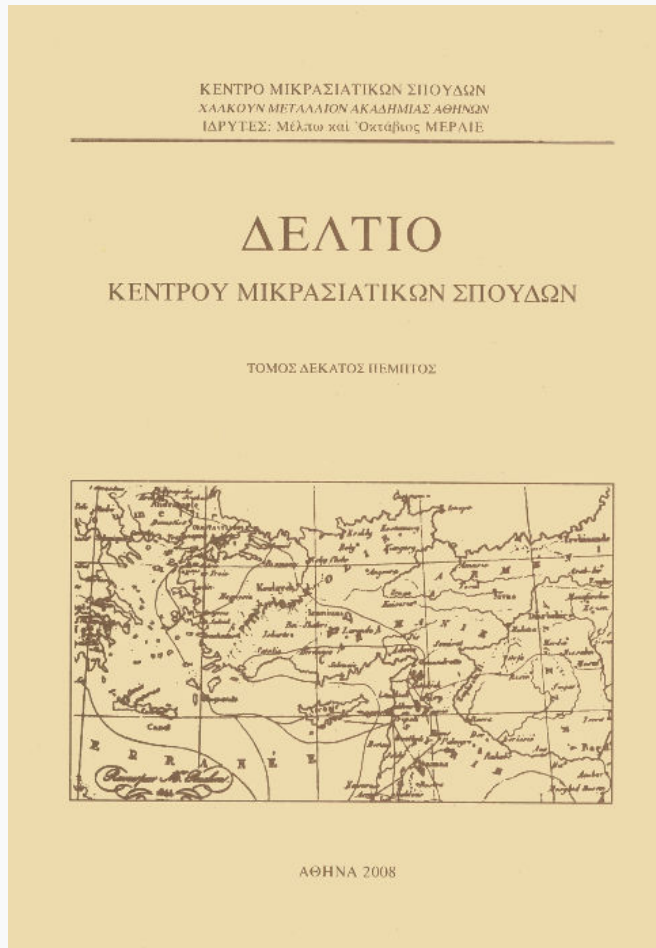


## Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών

Τόμ. 15 (2008)



**Communautes ethno-confessionnelles et levantines a Istanbul au XXe siecle: Coexistence, reseaux de sociabilite et relations intercommunautaires au quartier de pera**

*Ulrike Tischler*

doi: [10.12681/deltiokms.263](https://doi.org/10.12681/deltiokms.263)

Copyright © 2015, Ulrike Tischler



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### Βιβλιογραφική αναφορά:

Tischler, U. (2008). Communautes ethno-confessionnelles et levantines a Istanbul au XXe siecle: Coexistence, reseaux de sociabilite et relations intercommunautaires au quartier de pera. *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών*, 15, 265–290. <https://doi.org/10.12681/deltiokms.263>

ULRIKE TISCHLER

COMMUNAUTÉS ETHNO-CONFESSIONNELLES  
ET LEVANTINES À ISTANBUL AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE  
COEXISTENCE, RÉSEAUX DE SOCIABILITÉ ET RELATIONS  
INTERCOMMUNAUTAIRES AU QUARTIER DE PÉRA<sup>1</sup>

1. *Introduction – Développement historique*

Péra, en turc Beyoğlu, est le nom d'un quartier d'Istanbul situé sur la rive septentrionale de la Corne d'Or, vis-à-vis de la rive stambouliote. Le quartier de Galata, avoisinant Péra, a été habité depuis le moyen-âge par des familles latines d'origine génoise et vénitienne qui s'y étaient installées pour des raisons économiques.

À cette époque-là, Péra était une sorte de faubourg, célèbre pour ses vignes. Au XVI<sup>e</sup> siècle, grâce à un accord (une capitulation<sup>2</sup>) conclu entre la Porte et la France, Péra a obtenu des privilèges juridiques et économiques. Puis, en 1581, la France a ouvert son ambassade à Péra. Par la suite, la Porte allait accorder des privilèges semblables aux autres puissances européennes, qui, elles-aussi ont ouvert leurs ambassades à Péra.

Jusqu'aux années cinquante du XX<sup>e</sup> siècle, le terme «société pérote» ou «société de Péra» s'est référé à la population «franque», composée des membres du corps diplomatique et du personnel des ambassades d'une part, et des «Pérotés», c'est-à-dire des Européens et chrétiens européens nés à Péra

---

1. Cet article remonte à une conférence donnée en février 2003 à l'Université Marc Bloch à Strasbourg. Les photographies illustrées appartiennent à la Collection U. Tischler, Graz.

2. Le résumé le plus profond se trouve dans G. Péliissi du Rausas, *Le régime des capitulations dans l'Empire ottoman*, Paris 1902, en particulier pp. 1-175. Aussi E. Graf von Mülinen, *Die lateinische Kirche im türkischen Reiche*, Berlin<sup>3</sup>1903.

ou au moins y résidant depuis longtemps d'autre part<sup>3</sup>. En général, les Pérotés étaient des riches<sup>4</sup> familles de négociants appartenant à un milieu grand-bourgeois. L'afflux de familles de commerçants, immigrées de tout le Levant<sup>5</sup>, du Royaume de Grèce, de la Monarchie austro-hongroise et de l'Allemagne augmenta considérablement à la suite des réformes de Tanzimat (1839). Une autre vague d'immigration se produisit au dernier tiers du XIXe siècle. Tous ces immigrés, appartenant aux ethnies les plus diverses mais en général de confession catholique, sont venus à Istanbul pour des raisons économiques et ils se sont installés surtout à Péra où ils jouissaient de la protection de leurs ambassades.

En même temps, les élites indigènes, grecque<sup>6</sup>, arménienne et juive<sup>7</sup>, qui avaient habité traditionnellement les quartiers du vieux Stamboul, ont alors déménagé pour s'installer à Péra et Galata, attirées par la prospérité écono-

3. Concernant les dénominations «société de Péra» et «Pérote» voir Colonel Rotiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles 1829, p. 345. Ubicini Abdolimo, *La Turquie actuelle*, Paris 1855, pp. 430-466. Georg Dempwolff, *Konstantinopel. Ein Führer für Reisende nach Stambul*, Leipzig-Konstantinopel 1860, p. 45f. Max Rudolf Kaufmann, *Pera und Stambul*, Weimar 1915. Bertrand Bareille, *Constantinople. Ses cités franques et levantines (Péra-Galata-Banlieue)*, Paris 1918. Mihail Dimitri Sturza, «Grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople», *Dictionnaire historique et généalogique*, Paris 1983, pp. 567-570.

4. C'est-à-dire qu'ils sont devenus riches par leurs activités professionnelles à Péra ou à Galata.

5. C'est-à-dire le Levant au sens large, le bassin de la Méditerranée occidentale et orientale, de Marseille aux villes côtières italiennes et les îles grecques, d'Alexandrette aux villes Aleppo, Damas et Alexandrie. Voir Willy Sperco, *Les anciennes familles italiennes de Turquie*, Istanbul s.d.

6. C'est-à-dire «Rum»: depuis 1821 le nom «Rum» (du grec Ρομιοί) est utilisé pour faire la différence entre les Grecs de l'Empire Ottoman et du Royaume de Grèce indépendante (Hellènes/Yunanlı). Dans cet exposé, j'utilise ce nom pour les Rum d'Istanbul (İstanbulu Rum): ce sont des Grecs de nationalité turque qui jouissent d'une protection de minorités de l'État. Voir Johann Strauss, «Turc-grec», dans: Hans Goebel *et al.* (dir.), *Kontaktlinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, 2. Halbbd, Berlin-New York 1997, pp. 1560, 1562.

7. Il s'agit surtout des Juifs sépharades qui ont la nationalité turque ou italienne, mais on doit aussi mentionner les Juifs askenas venus de l'Europe de l'Est ou de la Monarchie austro-hongroise, un groupe de Juifs grecophones (les Romaniotes), les Karaïtes, qui parlent aussi un jargon grec, et finalement les «Dönme», venus de Salonique, qui sont un sous-groupe juif-islamique converti. Voir Johann Strauss, «Turkish-Judaean-Spanish», dans: Hans Goebel *et al.* (dir.), *Kontaktlinguistik*, pp. 1566, 1568.

mique et par la protection chrétienne, surtout après 1821, par la suite de la révolution grecque<sup>8</sup>.

Cette société grande-bourgeoise de Péra, cette élite qui représentait le commerce européen, et qui était active dans les finances, dans le commerce et dans l'exploitation des grandes compagnies maritimes<sup>9</sup> détenait un pouvoir et une influence tels que le sultan éleva Péra au rang d'un 6e arrondissement (au XIXe siècle). Péra eut sa propre municipalité et les plus riches Pérotes en étaient les membres. Peu à peu une riche infrastructure par groupes (ethniques) se développa, notamment des hôpitaux, des orphelins<sup>10</sup>, des écoles, des cercles littéraires et des églises ont été fondés. Vers la fin du XIXe siècle, Péra non seulement était devenu un quartier de négociants aisés et de fonctionnaires européens au carrefour de l'Orient et de l'Occident, mais aussi un lieu moderne et cosmopolite, rendez-vous des intellectuels et des artistes venus de toute l'Europe<sup>11</sup>. Ceux-ci aimaient le plus l'ambiance mondaine, parisienne de Péra et ils regardaient d'un air émerveillé le mode de vie somptueux et seigneurial des Pérotes. C'est en vivant d'une façon qui unissait le luxe oriental d'Istanbul au goût apporté de l'Europe que la société bourgeoise de Péra compensait son extraordinaire besoin de se faire valoir.

On suivait la mode et les valeurs culturelles de l'aristocratie européenne. On s'habillait «à la franque», on apprenait le savoir-vivre, les diverses langues européennes, on engageait des gouvernantes étrangères pour les enfants

---

8. Pour quelques données démographiques voir Kemal H. Karpat (dir.), *Ottoman Population 1830-1919: Demographic and Social Characteristics*, London 1985. Maurice Halbwachs, «La population d'Istanbul (Constantinople) depuis un siècle», *Annales sociologiques* E/3-4 (Paris 1942). Salâhi R. Sonyel, *Minorities and the Destruction of the Ottoman Empire*, Publications of Turkish Historical Society VII, No. 129, Ankara 1993, p. 258ff. Edhem Eldem, «Istanbul 1903-1918: A quantitative analysis of bourgeoisie», *Review of Social, Economic and Administrative Studies* 11/1-2 (1997), pp. 53-98.

9. Par exemple: 1902-2002. *Vapur Donatanları ve Acenteleri Derneği'nin kuruluşunun yüzüncü yılı* (15 Ağustos 2002 Perşembe). Edhem Eldem, «Culture et signature: quelques remarques sur les signatures de clients de la Banque Impériale Ottomane au début du XXe siècle», *REMMM* 75-76/1-2 (1995), pp. 181-195.

10. Meropi Anastasiadou, «La protection de l'enfance abandonnée dans l'Empire ottoman au XIXe siècle. Le cas de la communauté grecque orthodoxe de Beyoğlu (Istanbul)», *SFO* 59/60 (München 2002/2001), pp. 272-323.

11. Voir Timour Muhidine - Nicolas Monceau (dir.), *Istanbul réelle, Istanbul rêvée. La Ville des écrivains, des peintres et des cinéastes au XXe siècle*, Paris 1998.

ainsi que de nombreux domestiques, qui s'occupaient des palais luxueux. Le désir de se distinguer, de pratiquer un élitisme (entre eux), de s'afficher et de prendre ses distances du Stamboul oriental se manifestait dans le mode de vie, dans les contacts sociaux et le comportement matrimonial.

À Péra, vers la fin du XIXe siècle, les contacts entre les différentes ethnies et confessions étaient devenus très étroits<sup>12</sup>. Les mariages mixtes augmentèrent énormément. Le fossé confessionnel qui séparait par exemple les Grecs, les Arméniens ou les Juifs des Levantins (catholiques) fut comblé grâce aux intérêts commerciaux solides qu'ils avaient en commun. Les nombreux immigrés européens (négociants), les vieilles familles pérotes et les immigrés grecs, arméniens et juifs allaient créer peu à peu, dans le milieu moderne et cosmopolite de Péra à la fin du XIXe siècle, une nouvelle identité pérote, interethnique et interconfessionnelle. De plus en plus, les Pérotes mêlaient leur style de vie et leurs valeurs culturelles continuellement importés d'Europe aux influences orientales-constantinopolitaines. Par la suite, les interconnaissances de voisinage, les liens familiaux et amicaux, les solidarités professionnelles et les réseaux d'entraide s'imbriquaient à Péra et marquaient ce quartier.

## 2. Classification problématique du terme «société de Péra»

Si on parle de «Pérotés» et de «société de Péra» aujourd'hui, certains pensent qu'il s'y agit d'un anachronisme et d'une désignation douteuse. Depuis les années cinquante du XXe siècle, les «vrais» Pérotes ne vivent guère à Péra, mais plutôt aux quartiers avoisinants<sup>13</sup>, ou bien dans la diaspora, en plus dans une sorte de clandestinité, sans être reconnus par les non-initiés. Toute tentative de vouloir caractériser la «société de Péra» est donc délicate.

Jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, l'usage du terme «Pérote» correspondait plus ou moins à celui du XIXe siècle: c'étaient les personnes qui étaient nées à Péra, et/ou qui y avaient grandi ou vécu longtemps, appartenant aux milieux grands-bourgeois, aux immigrés venus d'Europe comme négociants à Péra; des personnes qui s'étaient unies et associées avec

12. Concernant la coexistence des ethnies et confessions diverses et les relations intercommunautaires voir Benjamin Braude - Bernard Lewis (dir.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire. The Functioning of a Plural Society*, vol. 1: *The Central Lands*, New York 1982.

13. Par exemple: à Cihangir, à Şişli, à Nişantaşı, à Kurtuluş, à Teşvikiye, à Moda ou sur les Îles des Princes.

les élites non-musulmanes (grecque-orthodoxe, arménienne, juive). En raison des changements fondamentaux intervenus au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie pérote, formée par des commerçants, des entrepreneurs, des armateurs, des banquiers, s'est peu à peu transformée dans une bourgeoisie cultivée (*Bildungsbürgertum*).

Il semble cependant que les termes «Pérote» et «société de Péra» soient un peu à tort appliqués aux membres de la plus jeune des générations que j'ai interrogées. Il importe de constater que ses membres, dans la plupart des cas, ne sont plus nés à Péra et n'y ont pas grandi. Dans cette plus jeune génération de Pérotes, on peut distinguer deux catégories: un groupe de personnes qui, effectivement, ne sont plus nées à Péra, mais qui ont fréquenté les vieilles écoles d'élites de ce quartier<sup>14</sup> et qui vivent toujours à Istanbul ou qui ont émigré en âge adulte. Un deuxième groupe est déjà né dans la diaspora, c'est-à-dire dans un milieu absolument différent (à Athènes, Bruxelles, Francfort-sur-le-Main, en Australie, aux États Unies etc.). Ce qu'évoque chez ces personnes-là «Istanbul» et «Péra», ce sont au plus de brefs séjours en Turquie. Mais ils n'ont pas du tout grandi à Péra. Pour ces deux groupes le terme «Pérote» désigne leur origine familiale-pérote. Tandis que les membres du premier groupe sont très attachés aux traditions de leurs parents, le deuxième groupe, né dans la diaspora, s'est assimilé dans une large mesure à son familier environnement. C'est au sens large que je vais utiliser ces termes dans mon exposé.

### 3. *Les développements depuis 1923*

Comme j'ai dit, à Péra les Pérotes se sont tellement familiarisés avec les conditions de la vie culturelle, sociale et économique de l'Europe, familiarité devenue possible grâce aux capitaux européens et réalisée par une bourgeoisie cosmopolite non-musulmane, qu'ils imitaient méticuleusement le goût européen et cherchaient à l'y introduire. Ce n'est qu'avec les années 1923 – en quelque sorte du jour au lendemain – que leurs vieux espoirs furent déçus. Leur façon de raisonner et de juger, leur mentalité même allait devenir suspecte, peu à peu même anachronique. En raison d'une suite d'événements à partir des années 1923, Péra devint peu à peu étranger aux Pérotes indigènes. Parmi les principaux facteurs figurent:

---

14. Par exemple: Zographion, Zappion, Sainte Pulchérie, Notre Dame de Sion, Saint Benoît, Saint Georges.

1) Les changements concernant le statut juridique des millets grec-orthodoxe, arménien, juif et celui des Levantins (catholiques): La ruine de l'Empire ottoman avec son orientation supra-nationale avait comme résultat des changements fondamentaux dans le cadre juridique<sup>15</sup>. Jusqu'en 1923 conformément au système traditionnel des millets, le statut juridique des minoritaires avait été défini selon le critère religieux («nationalité religieuse»), tandis que le critère linguistique («nationalité linguistique») a été négligé. La Turquie moderne, fondée en 1923 par Mustafa Kémal (Atatürk), par contre, se fonde sur une idée de la nation laïque. Par conséquent, les sujets de confessions non-musulmanes, en particulier les Juifs, les Grecs-orthodoxes et les Arméniens apostoliques, pouvaient être des sujets ottomans dans l'esprit de leur appartenance religieuse mais ils ne pouvaient pas être Turcs. Conformément au Traité de Lausanne, en vigueur depuis 1923, les Grecs d'Istanbul (Istanbul Rum<sup>16</sup>) avec un passeport turc, les Arméniens et les Juifs jouissent de la protection de minorités de l'État<sup>17</sup>.

Jusqu'en 1923, le statut juridique des Levantins (d'Istanbul), des Européens (habituellement) sans passeport turc établis à Péra, pour une bonne part la société pérote, a été défini selon le régime des capitulations, conclues entre les Puissances européennes et la Porte au courant des siècles. Dans la Turquie moderne, par contre, ils ont été exclus de la protection comme

---

15. Voir Tamara S. Constable, «Minderheitenschutz in der Türkei: Die rechtliche Situation», *Pogrom* Nr 170, Jg 24, Göttingen 1993, p. 29. Karl Leuteritz, «Rechtsstatus und tatsächliche Lage der christlichen Minderheiten in der Türkei», *Zeitschrift für Türkeistudien* 1 (1995), pp. 75-96. Ekkehard W. Bornträger, «Die Türkeigriechen seit dem ersten Weltkrieg. Vom griechisch-orthodoxen Millet zur ethnisch-religiösen Minderheit in der kemalistischen Türkei», *Thetis* 5/6 (Mannheim 1999), pp. 367-390. Christian Rumpf, «Minderheiten in der Türkei und die Frage nach ihrem rechtlichen Schutz», *Zeitschrift für Türkeistudien* 6, Jg 2 (1993), pp. 173-209. Wolf-Dieter Hütteroth - Volker Höfeld, *Türkei. Geographie, Geschichte, Wirtschaft, Politik*, Darmstadt 2002, pp. 23ff., 179-182, 186-189. Concernant les changements autour des années 1918-1923 voir Philip Mansel, *Constantinople. City of the World's Desire, 1453-1924*, London 1997, pp. 380-414. Stéphane Yérasimos (dir.), *Istanbul, 1914-1923. Capitale d'un monde illusoire ou l'agonie des vieux empires*, Série Mémoires no 14, Paris 1992.

16. Voir titre VI du Traité de Lausanne: Convention concernant l'échange des populations grecques et turques, signé le 23.1.1923. Comme Istanbul Rum était considéré ce qui était établi à Istanbul avant le 30.10.1918 (paragraphe 2).

17. La liberté de culte, la nomination des chefs de leurs églises à Istanbul leur a été garantie. Mais les patriarches et le grand rabbin ont été privés de leurs pouvoirs politiques et juridiques; c'est-à-dire qu'ils ont été restreints aux pouvoirs religieux.

minorités de l'État, car selon le Traité de Lausanne, les capitulations ont été supprimées<sup>18</sup>.

Par la suite, les Pérotes comme non-musulmans ont eu l'impression de ne plus être que tolérés dans la nouvelle Turquie. Ils se sentaient contraints à mener une existence incompatible avec les principes kémalistes. Ils allaient se considérer comme extra-communautaires, une communauté caractérisée par des comportements comme une excessive passion de l'identité, une grande méfiance à l'égard des autorités turques, un traditionalisme excessif, un mimétisme (*Mimikry*), une angoisse, un pessimisme, une rentrée dans la vie anonyme, où ils préféraient de garder l'anonymat le plus que possible. Mais ils se considèrent aussi comme uniques, intellectuellement supérieurs (aux Turcs) et avec un niveau culturel supérieur. Une Levantine-Pérote interrogée m'a décrit ses sentiments:

«[...] depuis enfant<sup>19</sup> il [le père] m'a dit que j'étais étrangère. [...] Peut-être la religion [musulmane], peut-être eux [les Turcs] aussi n'ont jamais voulu nous accepter comme des Turcs à cause de nos noms, [...] de notre religion, [...] de notre abondance, on nous a dit toujours que nous parlerions le turc avec un peu accent, [...] [que] tu n'es pas Turc même si tu as un nom turc. Et il sent que tu es chrétien. [...] Après '56 quand les problèmes [de Chypre] ont commencé nous ne parlions pas le grec hors de la maison. On essayait de parler le turc. Et j'avait dit à ma fille que dans la maison tu parles le grec, tu parles le français, mais dans la rue tu parles le turc. [...] Maintenant [2001] je peux tranquillement parler le grec dans la rue. [...] il mardi [le mardi] je descends [chez] un magasin et le Turc qui connaît un peu le grec, me parle en grec; et moi, je réponds pas en grec. Je réponds en turc. [...] J'ai parlé le turc pour faire comme il fa [fait] les faits.[...] Nous sommes restés très peu, nous ne dérogeons pas et [...] je crois que maintenant pour la Turquie nous sommes très importants; autant nous étions nous dérangés [pour elle] avant, autant maintenant nous servons la Turquie; [...] nous sommes un atout pour elle.[...]»<sup>20</sup>.

2) Les influences externes: La présence des Alliés à Istanbul entre 1918 et 1923, la confrontation imprévue avec des cultures «exotiques» et des

---

18. Par exemple: Ernst Dieter Petritsch, «Der Wandel der Österreichisch-Türkischen Beziehungen nach dem 1. Weltkrieg», *MÖStA* 35 (1982), Wien 1983, pp. 199-237.

19. Elle est née dans les années quarante.

20. Interview avec P.M., Istanbul/Péra le 8.5.2001.



mentalités inconnues, mystérieuses faisant naître par les réfugiés politiques venus de la Russie à la suite de la Révolution d'Octobre en 1917, les réfugiés des zones d'opérations militaires dans les Balkans, les réfugiés de l'ancienne Monarchie austro-hongroise, et l'afflux de réfugiés grecs de l'Asie Mineure (Karamanlis, Grecs de Pont).

3) Les influences internes: Elles étaient déterminées par des sentiments liés aux conflits économiques et à la concurrence des cultures. L'atmosphère était xénophobe: les relations tendues entre la Grèce et la Turquie ont affecté surtout les Grecs d'Istanbul: c'est surtout la question délicate concernant les «établis», ceux qui se sont établis à Istanbul avant le 30 octobre 1918 et la question des «Hellènes»<sup>21</sup>, qui ne fut résolue que par le Traité d'amitié, de neutralité, de conciliation et d'arbitrage (y compris le droit d'établissement) en 1930<sup>22</sup>. De plus des mesures prises par le gouvernement turc pour remplacer peu à peu la main-d'œuvre étrangère (levantine) et minoritaire (grecque, arménienne, juive) qualifiée par la main-d'œuvre turque-musulmane<sup>23</sup>. Une autre mesure radicale visant en particulier les Grecs, les Arméniens et les Juifs, mais aussi la société pérote dans son ensemble (y compris les Levantins) c'était l'impôt sur la fortune, le *Varlık Vergisi*<sup>24</sup>, de 1942 à 1944: la fortune des minorités était grevée d'un impôt si excessif que beaucoup de personnes affectées ont perdu tous leurs biens; en cas de l'insolvabilité on les a déportés à des camps d'internement en Anatolie<sup>25</sup> (Yozgat, Çorum, Kirşehir).

Par la suite, le caractère traditionnellement européen et cosmopolite de Péra allait se perdre peu à peu: des boutiques établies depuis longtemps furent fer-

21. C'est-à-dire les Grecs avec un passeport grec.

22. Concernant les Grecs d'Istanbul (Rum et Hellènes) au cours de XXe siècle voir Alexis Alexandris, *The Greek Minority of Istanbul and Greek-Turkish Relations 1918-1974*, Athènes 1992. Récemment Samim Akgönül, *Les Grecs de Turquie: processus d'extinction d'une minorité de l'âge de l'état-nation à l'âge de la mondialisation*, Louvain La Neuve 2004.

23. Rıdvan Akar, «Bir bürokratin kehaneti ya da "Bir resmî metin" den planlı Türkleştirme dönemi», *Birikim* 110 (Haziran 1998), pp. 68-75.

24. Faik Ökte, *Varlık Vergisi faciası*, İstanbul 1948 (traduit par Geoffrey Cox, *The Tragedy of the Turkish Capital Tax*, Worcester 1987). Rıdvan Akar, *Varlık Vergisi. Tek parti rejiminde Azınlık karşıtı politika örneği*, İstanbul 1992. Ayhan Aktar, *Varlık Vergisi ve türkleştirme politikaları*, İstanbul 2002. Mustafa Cezar, *XIX. Yüzyıl Beyoğlusı*, İstanbul 1991, p. 446ff.

25. Rıdvan Akar, *Aşkale Yolcuları. Varlık Vergisi ve çalışma Kampları*, İstanbul 2000.

mées, une bonne partie des vieilles familles allemandes et autrichiennes établies à Péra furent rappelées dans le Reich en août 1944. Beaucoup de Pérotes plus âgés n'ont pas survécu à leur internement en Anatolie. Une désertion massive de Péra commença: de vieilles familles pérotes allaient s'installer dans les quartiers environnants ou à l'étranger. Et des Turcs-musulmans, venus d'Anatolie à Istanbul, se sont installés en grand nombre à Péra/Beyoğlu. Le quartier donnait une impression de délabrement et de décrépitude.

4) Mais ce fut aussi le début d'une période d'espérances et de désillusions: à la suite de l'introduction du régime multipartite en 1946 et la victoire du Parti démocrate en 1950, une période de politique de détente commença. Dans les nouvelles conditions politiques, la situation des minoritaires semblait s'améliorer: les affaires allaient mieux, beaucoup d'investisseurs étrangers s'établirent de nouveau à Péra/Beyoğlu. Mais à la suite de la crise économique de 1954, le régime de Menderes devint plus autoritaire et xénophobe. Le paroxysme arriva en septembre 1955: Sous le prétexte de la première crise de Chypre, la violence éclata surtout à Péra mais aussi dans d'autres parties chrétiennes d'Istanbul et d'Izmir dans la nuit du 6 au 7 septembre 1955 (Septembriáná<sup>26</sup>) contre les Grecs d'Istanbul (Rum) et les Hellènes, mais visant d'une façon générale toutes les minorités non-musulmanes y compris les Levantins.

Les développements en Chypre ont exercé une influence néfaste sur la situation des minorités non-musulmanes à Istanbul en 1955, en 1964 et en 1974. Des mesures xénophobes, semblables à celles de 1955 se sont répétés en 1964, quand la Turquie a supprimé le droit d'établissement des «Hellènes» (ressortissants grecs). Par conséquent, ceux-ci furent expulsés (Apélasis<sup>27</sup>). Même si ces mesures se visaient en premier lieu les Grecs d'Istanbul (Rum) et les Hellènes, la société pérote comme collectivité interethnique et interconfessionnelle a été traumatisée dans son ensemble par ces événements. Jusqu'à

---

26. Beaucoup de récits de témoins contemporains sont publiés par exemple dans Pinelopi Tsukatou (dir.), *Σεπτεμβριανά 1955: 'Η «νίχτα τῶν χρυστάλλων» τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Πόλης*, Athènes 1999. Christoforos Christidis, *Τὰ Σεπτεμβριανά (Κωνσταντινούπολη καὶ Σμύρνη 1955). Συμβολὴ στὴν πρόσφατη ἱστορία τῶν Ἑλληνικῶν Κοινοτήτων*, Athènes 2000. Osman Köker, «6-7 Eylül Notları», *İstanbul* 20 (1997), pp. 74-79. Mustafa Cezar, *XIX. Yüzyil Beyoğlusu*, p. 449f.

27. Hülya Demir - Rıdvan Akar, *İstanbul'un son sürgünleri. İle tişim. 1964'te Rumların sınırışı edilmesi*, İstanbul<sup>2</sup>1999. Mustafa Cezar, *XIX. Yüzyil Beyoğlusu*, p. 450.

nos jours, tous les Pérotés sont hantés par l'idée d'un manque de sécurité et de confiance dans les autorités turques. Plusieurs vagues d'émigration de Pérotés en rendent témoignage<sup>28</sup>.

#### 4. La nostalgie actuelle et le traditionalisme<sup>29</sup>

C'est aux débuts des années quatre-vingt, après le coup d'État militaire et en absence d'une agenda politique, que parut une version turque de *Vieilles gens*, *Vieilles Demeures*, la topographie sociale de Péra et Galata de Said Naum Duhani<sup>30</sup> datant de 1947.

Cette traduction, publiée sous le titre *Eski İnsanlar, Eski Evler* en 1982 (une deuxième version parut en 1984), a eu un succès sans précédent. Elle a incontestablement contribué à une renaissance du goût pour le passé, une nostalgie du vieux Péra et Galata<sup>31</sup>. Dans le contexte de la discussion délicate sur l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, on étudie l'histoire de Péra et de Galata dans le milieu des intellectuels turcs, on traite des sujets taboués (comme le Varlık Vergisi, les Septembrianlı, l'Apélasis) d'une manière critique, pour faire revivre plus que jamais la nostalgie du cosmopolitisme du vieux Péra et Galata.

28. Akilas Millas, «Πέραν. Τὸ Σταυροδρόμι τῆς πολιτικῆς Ρωμοσύνης», *Ἡ Καθημερινή*, 6.10.2002, p. 31f. Ridvan Akar, «Μαζάρι νά μὴν ἔφευγαν. Μαζάρι νά ἦταν ἐδῶ. Μαζάρι ...», *Κωνσταντινούπολη. Ἡ Πόλη τῶν Πόλεων*, [Athènes] Alimos s.d., pp. 231-250. Meropi Anastasiadou-Dumont, «Ἀπὸ πάθος καὶ ἀπὸ χρέος γιὰ τὴ διατήρηση ἑνὸς ρομαϊκοῦ πυρήνα στὴν Πόλη. Συζήτηση μὲ τὸν Dimitri Frangopoulos», *Σύγχρονα Θέματα* 74-75 (déc. 2000), pp. 88-113.

29. Ayfer Bartu, «Who owns the Old Quarters? Rewriting Histories in a global era», dans: Caglar Keyder (dir.), *Istanbul. Between the Global and the Local*, New York 1999, pp. 31-45.

30. Said Naum Duhani, *Vieilles gens, vieilles demeures. Topographie sociale de Beyoğlu au XIXe siècle*, Istanbul 1947. Idem, *Eski İnsanlar, Eski Evler, XIX Yüzyılda Beyoğlu'nun Sosyal Topografisi*, İstanbul 1982. Par la suite plusieurs topographies sociales concernant Péra et Galata au XIXe et au XXe siècles ont paru. Par exemple: Mustafa Cezar, *XIX. Yüzyıl Beyoğlusu*. Behzat Üsdiken, *Pera'dan Beyoğlu'na 1840-1955*, İstanbul 1999. Nur Akın, *19.yüzyılın ikinci yarısında. Galata ve Pera*, İstanbul<sup>2</sup>2002. Soula Bozı, *Ὁ Ἑλληνισμὸς τῆς Κωνσταντινούπολης. Κοινότητα Σταυροδρομίου - Πέραν, 19ος-20ός αἰώνας*, Athènes 2002.

31. Voir Suraiya Faroqhi, *Kultur und Alltag im Osmanischen Reich. Vom Mittelalter bis zum Anfang des 20. Jahrhunderts*, München 1995, p. 283. Christopher Shaw (dir.), *The Imagined Past: History and Nostalgia*, Manchester-New York 1989.

La société pérote est une société traditionnelle. Comme d'autres sociétés traditionnelles, elle est régie par l'impératif de la continuité. Elle exige que la survie du groupe s'inscrit dans la permanence des institutions, normes, croyances, rites, savoirs et manières de faire qui ont été introduits au cours des siècles dans cette société, dans les divers groupes ethno-confessionnels et chez les individus, au nom d'une continuité nécessaire qui relie présent et passé.

Même s'il n'y a presque plus de «Pérotés» vivant à Péra à l'heure actuelle – les uns sont morts, d'autres se sont installés dans les quartiers environnants, tandis que la majorité des Pérotés vit aujourd'hui dans la diaspora, notamment en Grèce – il existe entre eux un esprit de solidarité très fort. C'est pour cela, qu'ils se sont organisés en cercles (par exemple, les syllogues, les cercles des Grecs d'Istanbul en Allemagne ou en Belgique), ils publient des périodiques mensuels (*Eptalophos*<sup>32</sup>, *O Politis*, *Anatoli*) destinés à leurs compatriotes constantinopolitains-pérotés pour conserver leurs traditions et sauvegarder leur identité. Leurs quartiers préférés (à Athènes) sont Patissia, Paleò Fàliro et Néa Smirni.

À Istanbul, les Pérotés plus âgés vivent dans les maisons de retraite<sup>33</sup> dirigées par divers ordres religieux. Ils restent en contact avec leurs parents moins âgés vivant à Istanbul où dans la diaspora, avec d'autres Pérotés plus jeunes qui soutiennent ces institutions et s'occupent de leurs compatriotes plus âgés. De cette manière, la tradition pérote est conservée et garantit la permanence de l'identité pérote.

Néanmoins aujourd'hui l'ambiance cosmopolite, intellectuelle et culturelle de Péra est un pâle reflet du passé éclatant de Péra. Voilà quelques indications numériques: le nombre des Grecs d'Istanbul (Rum et Hellènes) diminuait de 193.000 en 1919<sup>34</sup> à 80.000 en 1955 et à 11.000 en 1975<sup>35</sup>. Selon les données officielles aujourd'hui entre 2.000 et 1.800 Grecs (presque exclusivement des Rum) sont restés encore à Istanbul. Des 43 écoles primaires grecques à Istanbul en 1964/65 avec près de 4.000 élèves restaient 14 avec

---

Kathleen Stewart, «Nostalgia - A polemic», *Cultural Anthropology* 3 (août 1998), pp. 227-241.

32. Cette revue a été arrêtée en 2000.

33. Ce sont surtout «Ma Maison», «L'Artigiana», «La Paix» et «Yedikule Balukh Rum Hastanesi».

34. Voir *Yurt Ansiklopedisi cilt 5* (Istanbul 1981-1984), 3832.

35. Voir Johann Strauss, «Die nichtmuslimischen Minderheiten in Istanbul», *Südosteuropa-Jahrbuch* 19 (München 1989), p. 259f.

433 élèves en 1980/81. En 2000/01 il n'en restait que 10 avec 122 élèves. De 6 lycées grecs avec 1.400 élèves en 1964/65 aujourd'hui ne restent que 3 avec 136 élèves en tout.

La situation chez les Levantins d'Istanbul est plus compliquée: Les données<sup>36</sup> ne se réfèrent qu'aux Levantins avec un passeport italien. Cela vient de ce qu'aujourd'hui à Istanbul il n'y a guère d'autres Levantins que ceux d'origine italienne ou ceux qui sont devenus italiens par mariage. En outre il y a aussi des Juifs avec un passeport italien à Istanbul<sup>37</sup>. De plus il y a beaucoup d'Italiens vivant à Istanbul par des motifs professionnels: ce sont ceux qui redoutent les données des Levantins avec un passeport italien. En 1913, par exemple, il y avait à peu près 14.000 Levantins à Istanbul; ce nombre augmentait à 15.000 jusqu'à 1934. Puis le nombre des Levantins se diminuait à une vitesse vertigineuse à 4.000 en 1942, provoqué par une loi<sup>38</sup> prohibant aux étrangers d'exercer des métiers artisanaux. En 1920 la Società Operaia Italia avait 6.000 membres, aujourd'hui (2003) elle n'a que 35. D'après le consulat italien, actuellement (fin avril 2002) il y a 2.174 Italiens enregistrés à Istanbul, dont 1.282 sont nés à Istanbul. Mais ce nombre comprend aussi ceux qui sont devenus Italiens par mariage.

##### 5. *Le fondement et des exemples de l'identité pérote*

Le nombre de Pérotes qui ont grandi dans le milieu cosmopolite de Péra, et qui nous donnent eux-mêmes cette impression de cosmopolitisme, ne cesse de diminuer. En ce qui concerne notre projet de recherche, il se propose justement de contribuer à l'étude de phénomènes sociaux cosmopolites, en étudiant la société pérote.

Les informations sont principalement obtenues par la méthode de l'en-

---

36. Les données se réfèrent aux renseignements des témoins contemporains à Istanbul et des Messieurs A. Pannuti et R. Marmara qui s'occupent depuis des années des sujets levantins d'Istanbul.

37. Il s'agit de Juifs (séphardes et askenas) dont la plupart est venue de Livorne et de Corfou au cours de XIXe siècle à Istanbul où ils s'organisèrent comme «communauté israëlitico-straniera di Costantinopoli» protégée par l'Italie jusqu'en 1919. Puis les membres de cette communauté ont reçu la nationalité italienne quoique beaucoup d'entre eux ni se considèrent italiens ni savent parler italien. Aujourd'hui cette communauté comprend à peu près 80 familles.

38. Adriano Marinovich, *La Società Operaia Italiana di Mutuo Soccorso in Costantinopoli*, Istanbul 1995, p. 40f.

quête connue sous le nom d'«oral-history» («histoire orale»)<sup>39</sup>. Des enquêtes sont effectués depuis le printemps 2001 à Istanbul, à Athènes, à Munich, à Francfort-sur-le-Main et à Vienne: des témoins appartenant à trois générations différentes, à deux classes sociales<sup>40</sup> et à de diverses origines ethniques et confessionnelles sont interviewés. Il s'agit des interviews ouvertes, c'est-à-dire que je n'utilise pas de questionnaire rigide. Seulement un «catalogue-matières» m'offre la possibilité de conduire l'interview en cas de besoin. S'appuyant sur le concept «d'habitus-champ social»<sup>41</sup> de Pierre Bourdieu (1930-2002), les données sont ensuite analysées pour déterminer dans quelle mesure il existe une identité pérote au-delà des barrières sociales<sup>42</sup>, ethniques et confessionnelles et de quelle façon cette identité est ancrée dans le comportement et les dispositions, l'habitus des Pérotes<sup>43</sup>.

D'après Bourdieu, dans un champ social comme Péra, des ressources spécifiques culturelles, économiques et sociales sont données aux agents sociaux qui y agissent. L'«habitus» désigne ces dispositions (produites dans ce champ social) intériorisées par chaque agent social (le Pérote à Péra). Au cours de la socialisation il se produit, en effet, ce qu'on peut appeler une «intériorisation

---

39. La méthode de l'enquête, les possibilités et les limites de l'histoire orale et les méthodes diverses de l'analyse des données seront discutées dans un propre atelier (workshop) international au juin 2005 à l'Université de Graz/Autriche. Pour se faire une idée voir Robert Perks - Alistair Thomson (dir.), *The Oral History Reader*, London-New York 1998. Lutz Niethammer (dir.), *Lebenserfahrungen und kollektives Gedächtnis. Die Praxis der 'Oral History'*, Frankfurt/Main 1980. Christel Hopf - Elmar Weingarten (dir.), *Qualitative Sozialforschung*, Stuttgart<sup>2</sup> 1984.

40. Ils appartiennent à l'ancienne grande et à l'ancienne petite bourgeoisie. Dans le texte courant j'utilise les dénominations «grande bourgeoisie» et «petite bourgeoisie» concernant l'ancienne grande et l'ancienne petite bourgeoisie de Péra.

41. Pierre Bourdieu, *Die verborgenen Mechanismen der Macht*, Schriften zu Politik & Kultur 1, unveränderter Nachdruck der 1. Auflage, Hamburg 1997. Idem, *Die feinen Unterschiede. Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft*, Frankfurt/Main 1987, pp. 115-167, 277-286, 729-748.

42. On essaie de préciser la structure sociale de la société de Péra, de trouver des critères pour éclairer les interactions entre la grande et la petite bourgeoisie de Péra.

43. Peter Burke, *Kultureller Austausch*, Frankfurt/Main 2000. Bernd Thum - Thomas Keller (dir.), *Interkulturelle Lebensläufe*, Stauffenberg Diskussionen. Studien zur Inter- und Multikultur, Bd 10, Tübingen 1998, pp. 1-29. Stuart Hall, «Kulturelle Identität und Globalisierung», dans: Karl H. Hörmig et al. (dir.), *Widerspenstige Kulturen. Cultural Studies als Herausforderung*, Frankfurt/Main 1999, pp. 393-441. Pierre Bourdieu, *Zur Soziologie der symbolischen Formen* 107, Frankfurt/ Main 1974, pp. 42-74.

de l'extériorité» et la formation d'un inconscient individuel et collectif. Par la suite, l'habitus comme système des dispositions acquises ou des schèmes intériorisés représente la capacité d'engendrer toutes les pensées, les perceptions et les actions/les pratiques caractéristiques d'une culture. Le champ social et les diverses ressources (=capitaux) sont mis en rapport, une interdépendance entre le champ et l'habitus se produit: les acteurs sociaux créent un style spécifique de savoir-vivre. Finalement, il en ressort l'identité pérote, au-delà des barrières ethniques et confessionnelles, mais aussi la communauté et les différences entre la grande et la petite bourgeoisie de Péra.

À Péra les Pérotes ne formaient pas de classe homogène: plutôt cette élite<sup>44</sup> (pérote) se composait de deux classes sociales, de la grande bourgeoisie et de la petite bourgeoisie. Dans la théorie d'habitus de Bourdieu toutes ces classes sociales sont prises en considération<sup>45</sup>. C'est-à-dire que selon Bourdieu l'habitus de la grande bourgeoisie – elle-même en savant les «vraies» normes culturelles – lui permet de développer un style propre et de le faire accepter ou adopter comme une norme sociale fixe par la petite bourgeoisie. L'habitus de la petite bourgeoisie, par conséquent, est orienté sur la promotion sociale, sur l'accomplissement ambitieux des normes fixées concernant l'éducation, le comportement et le goût (distingué). Donc tous les efforts de l'habitus de la petite bourgeoisie tendront à accomplir les normes (culturelles) fixées par la grande bourgeoisie. On trouve exactement cette situation en comparant les diverses positions sociales des personnes interrogées. En effet, on peut faire la différence entre la grande et la petite bourgeoisie: il y a des personnes qui par leur milieu familial, par leur éducation, par leur position professionnelle etc. appartiennent à l'ancienne grande bourgeoisie de Péra. Et il y a des personnes qui ont grandi dans un milieu familial petit bourgeois, qui n'ont qu'une éducation médiocre, mais

---

44. Les dénominations «élite» et «classes supérieures» (de la société) au sujet de la société de Péra seront discutées dans un propre article. Pour se faire une idée de ces deux dénominations controversées dans les sciences sociales voir Peter Imbusch, «Konjunkturen, Probleme und Desiderata sozialwissenschaftlicher Elitenforschung», dans: Stefan Hradil - Peter Imbusch (dir.), *Oberschichten - Eliten - Herrschende Klassen*, Sozialstrukturanalyse Bd. 17, Opladen 2003, pp. 11-32. Beate Kraus, «Begriffliche und theoretische Zugänge zu den 'oberen Rängen' der Gesellschaft», dans: Stefan Hradil - Peter Imbusch (dir.), *ibid.*, pp. 35-54.

45. Bernhard Schäfers (dir.), *Grundbegriffe der Soziologie*, Opladen 2003, s.v. «Lebensstil». Pierre Bourdieu, *Die feinen Unterschiede*, pp. 143-167, 171-195, 531-540.

qui essaient continuellement d'adopter et d'intérioriser l'habitus de la grande bourgeoisie de Péra. Voilà quelques exemples<sup>46</sup>.

– *Réseau I*: Deux patries «Istanbul» et «Péra» (être İstanbullu-Pérote).

Les Pérotes soulignent toujours leur mentalité cosmopolite et leur caractère citadin<sup>47</sup> qu'ils opposent au chauvinisme de la majorité musulmane. Ils se considèrent comme «İstanbullu-Pérotes», se distinguant ainsi du Stamboul oriental et musulman et de l'Anatolie rurale. Mais l'idée d'être İstanbullu-Pérote reflète aussi leur fierté d'avoir contribué au caractère exceptionnel de «leur ville», qui fut un creuset de l'Orient et de l'Occident.

Souvent, les personnes interrogées mentionnent *La Péra*, c'est-à-dire *La Grand'Rue de Péra*. Ils se réfèrent au terrain commun, où plusieurs générations de Pérotes ont passé leur vie. *La Péra* faisait partie du réseau des voies de communication personnelles, mais c'était aussi un lieu de la consommation, de la communication, de l'échange intellectuel, culturel et urbain, c'était le théâtre d'expériences cosmopolites et citadines. Le terme *Péra* est devenu une sorte de symbole au sens de «Péra» à la fin du XIXe siècle et pendant les premières décennies du XXe siècle, une période qui est toujours vivante dans la mémoire des Pérotes.

– *Réseau II*: Être «Levantin-Pérote».

Selon le Levantin G. Scognamillo, le terme «Levantin» se définit ainsi:

«[...] Le Levantin est un Franc d'eau douce, une confusion d'Occident et d'Orient, sinon une synthèse». L'identité levantine-pérote est «[...] une question de milieu, d'éducation, de tradition, de culture, même de religion et (de passeport)»<sup>48</sup>.

---

46. Les conclusions présentées ici remontent aux interviews faites avec des témoins pérotes de la première et de la deuxième générations vivantes qui appartiennent à la grande bourgeoisie de Péra. Les réseaux I-V donnent une première orientation à propos de quelques caractères distinctifs de la grande bourgeoisie pérote.

47. Voir Dieteke Van der Ree, «Hat die Stadt ein Gedächtnis? Bemerkungen zu einer schwierigen Metapher», dans: Waltraud Kokot et al. (dir.), *Kulturwissenschaftliche Stadtforschung. Eine Bestandsaufnahme*, Kulturanalysen 3, Berlin 2000, pp. 167-188. Thomas Hengartner, «Die Stadt im Kopf. Wahrnehmung und Aneignung der städtischen Umwelt», dans: Waltraud Kokot et al. (dir.), *ibid.*, pp. 87-105.

48. Giovanni Scognamillo, «Je m'interroge sur des expressions telles que», *Istanbul, un monde pluriel, Méditerranéennes* 10 (hiver 1997-1998), p. 95.



D'après quelques-unes des personnes interrogées, les Levantins-Pérotés sont les Européens établis à Péra de longue date, l'élite des «Francs»-catholiques arrivés de tout le Levant avec des passeports étrangers pour s'établir à Péra. Les Levantins-Pérotés interrogés sont unanimes à déclarer qu'eux-mêmes et les Levantins en général (sauf quelques-uns) n'étaient guère entrés en contact avec les Turcs-musulmans et que les Levantins plus âgés, surtout les Levantines ignoraient plus ou moins le turc. Traditionnellement, les Levantins-Pérotés sont fort réservés en ce qui concerne les affaires turques et donnent l'impression d'un traditionalisme et d'un élitisme excessifs. Malgré leurs origines constantinopolitaines, leurs passeports turcs et leurs origines ethno-confessionnelles, quelques Grecs, Arméniens et Juifs interrogés cherchent, eux-aussi, à s'identifier avec les Levantins-Pérotés pour s'assimiler à une meilleure image (mimétisme).

Mais le terme «Levantin» fait aussi penser (quelquefois même d'après les personnes interrogées) à l'usure, à un besoin excessif de briller, c'est un pseudo-Européen ou un semi-Oriental, qui se caractérise par son snobisme, sa nonchalance, son caractère superficiel, sa ruse, duplicité, et même des mœurs scandaleuses. Les uns désapprouvent le terme «Levantin» comme expression péjorative et le remplacent par le terme «neo Latini»<sup>49</sup>, tandis que les autres l'utilisent entre eux sans aucune arrière-pensée mais ne se laissent pas appeler «Levantin» par ceux qui ne font pas partie des communautés de Péra.

– *Réseau III* : Éducation et formation traditionnelles dans une société (grande-)bourgeoise cultivée.

Dans un milieu familial qui est en général multi-/interethnique (mais rarement pluri-confessionnel), les descendants apprennent au moins deux langues (grec, français) dans leurs familles, souvent même trois (c'est-à-dire en plus l'italien, l'allemand, l'anglais ou l'espagnol).

Les langues parlées, grec et français, ont été pratiquées dans la vie quotidienne, dans la rue, dans les boutiques etc. Les jeunes Pérotés ont été formés d'abord à l'école primaire dans leur langue maternelle (italien, grec, français, allemand). Dans les familles, c'était souvent une gouvernante qui apprenait aux enfants à lire et à parler français. La formation continuait au lycée selon

---

49. C'est Monsieur Livio Missir de Lusignan qui a créé ce nom «neo Latini», qui n'est pas de terme établi. Voir Giovanni Scognamillo, *Bir Levantenin Beyoğlu Anıları*, İstanbul 2002, p. 107.

les traditions de façon française-catholique, grecque-française ou allemande-catholique. Les mâles, en particulier, ont fait des études universitaires à Istanbul et à l'étranger.

Comme je l'ai dit, les Pérotes favorisent un style de vie distinguée. Voilà quelques exemples: ils possèdent un appartement assez spacieux, avec un beau salon, à Péra ou à un des quartiers voisins; on trouve chez eux du moins un domestique; ils ont une résidence d'été sur les Îles des Princes ou à Moda; ils tiennent beaucoup à un environnement social distingué, avec participation aux soirées et aux réceptions, aux ventes de charité etc.; on cultive la vie familiale; grâce à la bonne éducation reçue, on s'intéresse à la littérature, à la musique et à l'art; on adore les voyages. Les enfants reçoivent leur formation universitaire en général à l'étranger, surtout pour minimiser le risque d'un mariage avec un(e) musulman(e).

– *Réseau IV*: Le jargon pérote<sup>50</sup>.

En 1918, Bertrand Bareille a déjà remarqué le jargon des Pérotes. Concernant Péra il parle de la

«diffusion des langues étrangères et surtout du français qui était devenu le signe d'une culture élevée, un instrument de relations entre gens de la bonne société. [...] Le Levantin [...] compte une riche variété de langues, mais la façon de s'exprimer est pareille chez les divers individus»<sup>51</sup>.

Les Pérotes baragouinent le français ou le roméique (le plus souvent écrit en lettres latines), qu'ils entremêlent des mots italiens du Levant, des mots

---

50. Laure Rocca, *Intérférences turques et helléniques dans la variante «levantine» du français*, PhD, Paris 1982. Rinaldo Marmara, *Lexique étymologique (et encyclopédique) des mots grecs empruntés au turc-ottoman*, Ankara 2000, p. 10ff. Phädon Alefropoulos, «Λέξιλόγιο Ἑλλήνων τῆς Πόλης» (inédit, Athènes, déc. 1996). L. Tsami Stylianou-Teli, *Ἐκεῖ στὴν Πόλη. Γλωσσάριο Κωνσταντινουπολίτικων Ἰδιωματικῶν λέξεων*, [Athènes] Alimos 1998. Johann Strauss, «Turc-grec», pp. 1560-1565. Idem, «European Turkey», dans: Hans Goebel et al. (dir.), *Kontaktlinguistik*, pp. 1554-1560. Idem, «La Conversation», dans: François Georgeon - Paul Dumont (dir.), *Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires (XVIIIe-XXe siècles)*, Paris 1997, pp. 251-318. Richard A. Murphy, «Observations on language usage among bilingual communities in Istanbul», *Osmanlı Araştırmaları V* (1986), pp. 175-163.

51. Bertrand Bareille, *Constantinople. Ses cités franques et levantines (Péra-Galata-Banlieue)*, Paris 1918, p. 270f.

turcs-ottomans et espagnols (giudesmo)<sup>52</sup>, quelquefois des mots allemands et anglais. Mais en général des idiomes français et grecs prédominent le jargon pérote. En même temps le grec a une position exceptionnelle:

«[...] le grec [...] était une des langues les plus prestigieuses du monde avec un glorieux passé littéraire [...] qui jouissait du plus grand prestige chez les autres minoritaires d'Istanbul. Un sens de supériorité culturelle même vis-à-vis des habitants de la Grèce métropolitaine [...], se fait d'ailleurs remarquer chez les Grecs d'Istanbul jusqu'à nos jours»<sup>53</sup>.

Ce jargon pérote reflète le milieu cosmopolite de Péra et sert même à marquer l'identité des Pérotes<sup>54</sup>. Mais en même temps ce jargon laisse voir aussi leur mentalité et leur «habitus». En raison de leur don pour les langues, c'est facile pour les Pérotes de sauter d'une langue à l'autre et de s'adapter aux divers contextes culturels. Cela facilite aussi leurs caprices en ce qui concerne leurs identités: un Pérote issu d'une famille italo-malaise et italo-grecque peut ainsi cacher son origine en parlant couramment français et en se présentant à la française. À l'inverse, il existe des Pérotes issus d'un milieu grec-orthodoxe, arménien-apostolique ou juif qui aiment exprimer leur «understatement» ou qui se désolidarisent délibérément des Levantins catholiques en prétendant qu'ils comprennent et savent parler exclusivement le grec, l'arménien ou le turc.

Surtout parmi les personnes plus âgées que j'ai interrogées, il y en a beaucoup qui maîtrisent le français et le grec et qui parlent assez bien italien, mais qui ne savent guère parler turc ou qui le baragouinent<sup>55</sup>. Depuis les années cinquante, c'est pourtant la langue turque qui l'a emporté sur les langues autrefois pratiquées des Pérotes: le turc est devenue la seule langue courante, comprise et tolérée dans la rue. Les Pérotes polyglottes, impuisants, vivent comme étrangers dans leur pays, leur ville, mais avant tout dans leur quartier.

52. Johann Strauss, «Turkish-Judaeo-Spanish», pp. 1565-1572.

53. Johann Strauss, «Turc-grec», p. 1562f. Voir aussi Akilas Millas, «Πέρον. Τὸ Σταυροδρόμι τῆς πολιτικῆς Ρωμοσύνης», p. 32.

54. Claude Hagège, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris 1985, pp. 235-266.

55. Giovanni Scognamillo, *Bir Levantenin Beyoğlu Anıları*, p. 111. Ekaterini Laskaridou, *Δεκαπέντε χιλιάδες μέρες στην Κωνσταντινούπολη την πατρίδα μου*, Athènes [1987], p. 35f. Johann Strauss, «European Turkey», p. 1557. Idem, «Turc-grec», p. 1563.

Dans un article, Nora Şeni, elle-même issue d'un milieu familial levantin-pérote, décrit d'une manière émouvante le sort de sa mère qui maîtrisait, tout naturellement toutes les langues pratiquées à Péra, à l'instar de ses homologues de la vieille génération. Mais elle ne parlait qu'un très mauvais turc. À un moment donné, personne ne la comprenait plus dans les boutiques et dans la rue:

«[...] elle dit «bleu» en français et on ne la comprit pas. D'être incapable de trouver le nom turc du tissu qu'elle cherchait, elle repartit sans passer commande. Elle était ébahie qu'on ne tentât pas obstinément de la comprendre. [...]. Loin d'avoir intériorisé la valeur attachée au fait de bien parler le turc qui s'imposait aux franges des minorités montantes, elle restait immergée dans un univers stambouliote fin de siècle où pour signifier leur appartenance à la bonne société il suffisait aux membres des différentes ethnies d'être à l'aise en français.[...]»<sup>56</sup>.

– Réseau V: Les confessions.

Il s'agit d'une apparente supériorité des Levantins catholiques sur les confessions des minorités non-musulmanes établies à Istanbul, c'est-à-dire les Grecs-orthodoxes, les Arméniens apostoliques et les Juifs. Par crainte d'être envahis par les minorités non-musulmanes sous la protection de l'État, les Levantins (comme extra-communautaires) se sont servis de leur confession catholique pour se défendre: dans l'ancienne Grand'Rue de Péra (*İstiklal Caddesi*), on trouve deux églises catholiques surdimensionnées, ressemblant à des cathédrales, St Antoine et Ste Marie Draperis. Les églises grecques-orthodoxes comme l'Agia Triada, Ag. Konstantinos et Eleni et la Panaghia, par contre, se trouvent plutôt à l'écart.

D'après les Pérotes catholiques, être catholique veut dire être tolérant, ouvert, européen et non-oriental. Ce sont des attributs que l'on refuse souvent d'accorder aux Grecs et aux Arméniens. Être catholique ou au moins simuler un rapport proche avec le catholicisme était de toute façon avantageux comme m'a dit une personne interrogée:

«Quand on ne connaît pas exactement l'origine d'un individu, on se facilite les choses en disant qu'il est *catholique*»<sup>57</sup>.

---

56. Nora Şeni, «Souvenirs à plusieurs voix», ANKA 7-8 (hiver-printemps 1989), p. 108.

57. Interview avec H. K., Graz 22.3.2002.

Cette attitude levantine envers les Grecs, les Arméniens et les Juifs a aussi supporté à développer de divers caprices d'identités religieuses chez les minorités non-musulmanes: par exemple un Grec-orthodoxe, un Juif ou un Arménien apostolique étaient formés à l'école française-catholique ou française-grecque, italien-catholique ou allemande/autrichienne-catholique pour recevoir une solide formation cosmopolite et pour acquérir prestige. De plus il y a aussi quelques minoritaires qui se sont convertis au catholicisme, souvent provoqué par le mariage. En adoptant une identité catholique, ceux-ci allaient joindre discrètement les vieilles élites levantines-catholiques de Péra. Un tel mimétisme confessionnel n'avait rien d'extraordinaire. Le registre des baptêmes de Ste Marie Draperis de 1917 en rend témoignage: l'orthodoxe grec Willy Brentovich s'est alors converti:

«il [...] a fait sa profession de foi catholique [...] et depuis lors figure dans nos registres de catholicité»<sup>58</sup>.

#### 4. Conclusions

Dans cet exposé, j'ai essayé de démontrer la complexité des phénomènes sociaux cosmopolites dont la société de Péra offre un exemple bien instructif. Son étude apparaît aujourd'hui d'autant plus nécessaire et même urgente puisque nous vivons une époque où le cosmopolitisme comme caractéristique d'un grand nombre de centres urbains dans l'Europe du sud-est et au Levant (Temesvár/Timişoara, Czernowitz/Černivci, Salonik/Salonique, Smyrne/Izmir), semble être en train de disposition<sup>59</sup>. N'oublions donc pas que l'Europe leur doit sa diversité de cultures!

58. Registri batesimi (1917) di S. Maria Draperis / Constantinople, s.v. Brentovich, p. 283.

59. Voir Karl-Markus Gauß, *Die sterbenden Europäer. Unterwegs zu den Sepharden von Sarajevo, Gottscheer Deutschen, Arbëreshe, Sorben und Aromunen*, München 2002.



Fig. 1. Passage «Hazzopulo», Pera/Istiklal Caddesi.



Fig. 2. Passage «Petits Champs», Tepebaşı.



Fig. 3. Place de Taksim, le Monument de la République; à l'arrière-plan l'église grecque-orthodoxe de Agia Triada, Péra.





Fig. 4. Plaque commémorative du fondateur de l'Artigiana, Giacomo Anderlich, Artigiana, Harbiye.



*Fig. 5. La cour intérieure de l'église catholique de S. Antoine,  
Péra/Istiklal Caddesi.*



*Fig. 6. L'église catholique de Santa Maria Draperis, incorporée dans le frontispice d'un palais situé dans İstiklal Caddesi.*